Par une autre ordonnance impériale du 7: Vassif pacha, mirimiran, est nommé gouverneur du district de Djamik, qui sera, comme auparavant, dépendant du gouvernement général de Trébisonde.

Par le paquebot hebdomadaire d'Odessa, arrivé ici le 4 de ce mois, nous avons reçu des nouvelles de Berlin du 21; des attroupemens continuant d'avoir lieu malgré l'état de siége et le désarmement de la garde nationale ne s'étant pas opérésselon les prescriptions de l'autorité militaire, le commandant de place de Thürmen et le président de la police avaient adressé un dernier avertissement aux récalcitrans, pour les engager à se soumettre aux mesures arrêtées.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier vendredi, le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Bechiktache pour y assister à la prière de midi.

— Dans un de nos précédens numéros, nous avons annoncé que le gouvernement venait de nommer trois commissions d'enquête et d'amélioration pour Andrinople, Brousse et Beyrout. Par une décision impériale toute récente, Emin éfendi, premier interprète du divan impérial et qui a reçu, il y a quelque temps, la mission de se rendre en Syrie pour des questions cadastrales relatives à ce pays, a été nommé président provisoire de la commission de Beyrout; et Sadri bey, fonctionnaire de deuxième classe, a été nommé président de celle d'Andrinople. Le président de la commission de Brousse ne tardera pas à être désigné.

— Par suite de la démission de Mgr Ant. Kassoun, Patriarche des Arméniens catholiques, des officiers de S. A. le Grand-Vézir, accompagné de Capou-Kehaya du patriarcat, s'est rendu chez ce prélat pour lui retirer les insignes de ses fonctions, et par décision de la S. Porte, les notables de la nation se réunissent aujourd'hui à l'hôtel du patriarcat pour procéder à l'élection de son successeur.

— Le ministère de la police, Mehémet pacha, ma par les sentimens d'une philanthropie éclairée, a décidé qu'une visite serait faite dans les prisons de son ressort, afin de savoir qu'elles sont les personnes détenues pour dettes et aviser au moyen de les rendre à la liberté tout en donnant satisfaction à leurs créanciers dans les limites les plus raisonnables.

— Salih bey, membre du conseil suprême de justice et inspecteur général des fabriques et manufactures impériales, vient d'être élevé au rang de fonctionnaire de première classe.

— Par firman impérial, Hiroullah éfendi, fils d'Abdul-Hak éfendi, médecin en chef de l'Empire, est nommé membre du conseil de l'Instruction publique.

— M. P. Margossian, premier drogman, du ministère de la police, et M. Stamatello Volgo, deuxième drogman, viennent d'être recommandés de leur zèle par la décoration du Nichan-Iftihar, qu'ils ont reçue ces jours derniers.

— M. le comte Pourtalès, ministre de Prusse près la Porte, est attendu à Constantinople le 12 de ce mois par le paquebot français.

— On sait qu'il y a déjà longtemps il fut décidé, sur la médiation de l'Angleterre et de la Russie, qu'une commission mixte serait nommée pour la délimitation des frontières turco-persanes. Par la nomination de Mirza Djafer Khan, ambassadeur persan à Constantinople, il y a environ deux ans, et qui a fait ses études en Angleterre, cette commission se trouve complète. En voici la composition:

Commissaire turc: — Darvich pacha, général de division, sous-directeur de l'école polytechnique, accompagné d'Essad éfendi, chef de bataillon du génie, et de Yunus éfendi et de Tahir éfendi, officiers d'état-major, en qualité d'ingénieurs géographes.

Commissaire anglais: — le lieutenant-colonel d'artillerie William, accompagné du lieutenant de vaisseau Glasscott, en qualité d'ingénieur-géographe.

Commissaire russe: — le colonel d'état-major Tchirikoff, accompagné du capitaine du génie Preskowriakoff, en qualité d'ingénieur géographe, et de M. Gamazof, en qualité de drogman.

Commissaire persan: Mirza Djafer Khan, que nous avons déjà nommé.

A l'exception de ce dernier commissaire, tous les autres se trouvent à Constantinople depuis quelque temps, et vont bientôt partir pour Bagdad, d'où ils se rendront sur la partie des frontières turco-persanes qui, en égard à la saison, leur paraîtra la plus convenable pour tenir leurs conférences.

— Par suite du mauvais temps, une partie de la flotte, qui se trouvait échelonnée le long du Bosphore, est entrée dans le port mardi dernier pour y prendre sa station d'hiver. Elle a été remorquée par les bateaux-vapeur de l'état, le *Petit-Tidjaret* et le *Petit-Cheuket*.

— Par le bateau à vapeur anglais le *Tagus*, de la compagnie Péninsulaire et Orientale, qui était en retard de 6 jours par suite du mauvais temps, M. Layard, nommé docteur de l'université d'Oxford, pour ses belles et importantes archéologiques, à Ninive, est arrivé avant-hier à Constantinople pour y remplir les fonctions d'attaché, à l'ambassade britannique, son état de santé l'ayant obligé de donner sa démission de secrétaire de la commission anglais pour la délimitation des frontières turco-persanes.

— Le bateau à vapeur *Erin*, appartenant à la compagnie péninsulaire et orientale, qui desservait depuis six mois la ligne de Constantinople à Trébisonde, doit partir prochainement pour l'Angleterre; il est remplacé dans ce service par le bateau à vapeur *Ottoman* compagnie, le *Tagus*, arrivé avant-hier dans cette capitale.

— On sait qu'un des grands malheurs occasionnés par l'incendie du 11 octobre dernier, fut la perte totale de l'école de médecine de Galata-Sérail et de toutes ses richesses scientifiques. Par suite de ce désastre, le gouvernement décida que les études de cette école se feraient provisoirement dans la caserne de Coumbar-Hané. Depuis lors, on travaille de la manière la plus active à l'appropriation de cet établissement pour le rendre digne de sa nouvelle destination. Grâce au zèle intelligent du médecin en chef de l'empire, Abdul-Hak éfendi, qui s'occupe avec tant de soin de ses importantes fonctions, ces travaux d'appropriation sont très avancés, et tout fait espérer que les cours de l'école de médecine ne tarderont pas à être repris. Cette école, par les grands résultats qu'elle a déjà donnés, et surtout par ceux que l'on est en droit d'en attendre, lorsque avec le temps elle aura pris tous ses développemens, mérite à juste titre toute la sollicitude dont elle est l'objet de la part de Sultan. Les soins que prennent les établissemens qui font le plus d'honneur au système de la réforme si bien inauguré par le Sultan-Mahmoud et continué avec tant de persévérance par son digne successeur, Abdul-Medjid.

— Nous recevons, de Syrie, des nouvelles très satisfaisantes sur la situation de cette province. Les troubles dans quelque temps cessé à Beyrouth et dans ses environs. Dans toute l'étendue de la juridiction de Saïda et du Liban, on jouit aujourd'hui d'une parfaite tranquillité, grâce aux sages mesures prises dans l'intérêt de tous ses administrés, par le nouveau gouverneur, Omer pacha, qui ne saurait trop louer l'active sollicitude. A l'arrivée de ce fonctionnaire en Syrie, les prisons regorgeaient de détenus de diverses catégories; à l'heure qu'il est, il n'en reste guère que le tiers; tous les autres ayant été jugés aussi expéditivement que possible et libérés on punis, selon les lois. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter qu'il ne se commet plus, aux environs de Beyrouth, de ces brigandages qui avaient lieu auparavant, grâce à la surveillance que la gendarmerie employée par le gouverneur apporte à l'accomplissement de ses difficiles devoirs.

D'autre part, voulant prévenir les funestes conséquences qu'entraînent toujours les jeux de hasard, Vamik pach vient de les défendre après avoir fait acte de sévérité contre quelques récalcitrans. Les précautions sanitaires exigées par la présence du choléra dans le port ayant été remises en vigueur, le caïmacam des Druses a pu avoir dernièrement une entrevue avec Vamik pacha, qui a traité avec toute la distinction due à son mérite et l'a revêtu, d'après l'usage, de la pelisse d'investiture, en faisant l'éloge de son administration et en lui exprimant qu'il se rendrait ainsi de plus en plus digne de la haute sollicitude de Sa Majesté. Les sujets étrangers résidant à Beyrouth ne tarissent pas d'éloges, tout ils sont satisfaits de l'heureuse manière dont Vamik pacha expédie toutes les affaires qui les concernent.

— L'abondance des matières nous empêche de reproduire la traduction d'une lettre que Mgr Agob, nouveau patriarche des Arméniens non-unis, nous fait l'honneur de nous adresser. Mais nous remplirons également son intention, en faisant connaître le motif de sa détermination, lettre que nous insérée dans un de nos numéros précédens (1) sur l'une de ses écoles nationales, située Pasmatia.

On y rendait justice à sa bonne organisation, mais on insinuait que le cours de physique avait été supprimé à cause de préjugés superstitieux sur l'explication des *Feux des follets*. Ce sujet, Mgr le patriarche, organe du conseil national, qui a pris à cœur de repousser une accusation tout au moins ridicule pour une nation dont la jeunesse avance chaque jour dans la voie de la civilisation, tient à nous fait observer que le professeur du cours physique n'a point été suspendu par suite de ses explications du phénomène naturel des Feux-Follets, mais bien parce que comprenant dans cette classe toute espèce de manifestation de lumière, il allait jusqu'à compromettre la véracité des Livres Saints et de la tradition concernant les miracles en général. Cet enseignement ne pouvait être admis dans un établissement où l'on s'applique avant tout à conserver à la jeunesse religieuse, base unique et première de toute bonne éducation. Voilà l'unique cause d'une mesure prise provisoirement, jusqu'à information plus exacte. Du reste, Mgr le patriarche témoigne avec raison du goût actuel de sa nation pour le progrès de l'intérêt national, et nous le remercions de nous en avoir offert cette preuve nouvelle.

— On sait que depuis quelques années, une troupe de voltigeurs arméniens d'une grande prestesse, s'était formée à Constantinople pour l'amusement tantôt des habitués du Grand-Champ des Morts et tantôt de ceux de Coum-Capou. L'appétit vient en mangeant, dit le proverbe; cette troupe a pris goût aux applaudissemens de son public de Constantinople, et maintenant, poussée par le génie de l'ambition, elle ne veut plus se contenter de parcourir les villes ottomanes; il lui en faut d'exotiques, et l'on dit qu'elle doit bientôt partir pour des pays lointains. Tout d'abord elle se rendra à Tiflis, et de là, dans les villes de la Russie qui lui paraîtront avoir pour leurs exercices le plus d'entrain et de goût.

— Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que le Patriarche grec Constandius, qui habite l'île de Kalki, près de Constantinople, avait été victime d'un vol considérable commis par une bande nombreuse de malfaiteurs. La police s'était livrée aussitôt aux plus actives recherches, et grâce à son zèle, trois de ces malfaiteurs nantis de 50 mille piastres, ont été arrêtés à Galata dimanche dernier, et conduits dans les prisons du ministère de la police.

— Nous avons publié, il y a quelques mois, une carte pour mieux expliquer la marche du choléra de l'Inde vers l'Europe, qui est l'objet du beau travail de M. le docteur Verrollot, que nous publions en articles *Variétés* à mesure qu'il nous est livré. Ce travail touche à sa fin, et pour l'intelligence de la dernière partie, nous avons jugé nécessaire de publier une seconde carte qui est, comme la première, l'œuvre de M. Verrollot.

(1) N° du 24 novembre 1848.

D'un autre côté, les élémens de désordre sont si nombreux à Berlin, l'anarchie y compte tant d'adeptes, le mépris de la mort est tel chez ces hommes aux bras aux que vomissent par milliers, dans les jours d'émeutes, les quartiers pauvres de cette capitale, qu'on s'efraie à la pensée d'un conflit entre la troupe et le peuple.

L'ordonnance de translation de l'assemblée de Berlin à Brandebourg, petite ville de 12,000 âmes, située à 10 lieues environ de la capitale de la Prusse, ne pouvait rendre plus grave la situation de ce pays. Le retrait de cette ordonnance pouvait tout sauver, elle a peut-être tout compromis, ou du moins, elle a créé une inconnue à dégager. *Monitour Prussien* prétend qu'après la résistance de l'Assemblée, le gouvernement ne pouvait retirer l'ordonnance; car, l'eût-il même voulu, il ne l'aurait pu, attendu que la fraction de l'Assemblée nationale qui continuait ses délibérations, loin de l'approuver, la condamnait, prenait des résolutions extrêmes qui qualifient de traîtres les conseillers de la couronne, se constituait en convention et s'attribuait les droits du gouvernement.

Le gouvernement ne pouvait faillir sans une faiblesse coupable. La garde civique, loin de contenir le peuple, s'identifiait avec le peuple, se mettait à la disposition des députés qui étaient restés réunis. En conséquence, le gouvernement fut obligé d'augmenter son pouvoir dans la ville, et c'est ce qu'il fit en appelant à ses troupes. On a procédé avec la plus grande douceur. On a prétendu que, réclamant l'exécution, était une rigueur inutile. Cependant les armes étaient la propriété, non des individus, mais de la garde civique.

Comment aurait-on pu laisser les armes à des particuliers, qui ne sont soumis à aucun contrôle et pourraient s'exposer au plus grand danger en les portant. D'ailleurs, il y avait à craindre que une grande partie des armes ne tombât entre les mains des personnes qui ne seraient que trop disposées à en abuser. La remise des armes n'a eu lieu que très imparfaitement. En outre, une partie de la population, excitée par la conduite des députés qui continuaient à siéger, prenait une attitude hostile.

Un gouvernement qui aurait supporté un pareil état des choses aurait méconnu sa tâche et son devoir envers le pays, il ne lui restait qu'à proclamer l'état de siége pour protéger les personnes et les propriétés.

Le *Times* fait les réflexions suivantes sur la crise de Berlin:

« Nous aimons à croire que le roi, convaincu à la fin des fâcheuses conséquences de son système d'hésitation, de concession, finira par confier la direction des affaires aux membres les plus capables de sa famille et du parti conservateur. En intervenant lui-même dans les événemens, il met le sceau à sa destinée, et peut-être faudra-t-il que la monarchie soit sauvée en dépit du monarque. Dans l'être actuel de l'armée, cela est encore possible.

« Mais nous ne voyons pas un homme hors ligne pour traiter la crise. La Prusse n'a pas trouvé plus de Strafford ou de Falkland, que de Hampden. Quoi! on n'y voit pas d'hommes dupposés à tout risquer pour le bien de la monarchie, pas plus qu'on n'en voit qui soient dignes de la grande cause de la liberté. »

Le *Journal des Débats* ajoute à son tour:

« Nous saisissons cette occasion de le déclarer tout haut, nous qui avons pas de goût non plus pour la façon dont la crise prussienne se dénoue décidément en visière avec l'Assemblée constituante de Berlin. Nous détestons l'anarchie, mais nous la détestons d'autant plus, que partout où elle passe, elle risque d'amener l'absolutisme, ou du moins, le pouvoir prétorien. Ou nous y jouons que tout, et de la liberté on revient plutôt à l'autorité tempérée. Nous serons toujours pour celle-ci contre l'autre parce qu'on ne gagne rien à trop tendre un pouvoir après l'avoir trop détendu.

« Le mouvement prussien n'est pas, comme celui de l'Autriche, compliqué d'une difficulté de races; il est presque uniquement politique, et nous dirons bientôt jusqu'à quels abus désordonnés la révolution s'emportait. Puisse le roi ne pas vouloir l'en punir en essayant de lui imposer ses propres excès, comme en 1848! Ce serait à la fois un joug trop faible et un effet trop violent. A Berlin comme à Vienne, on ne saurait mieux combattre la démagogie qu'en restant constitutionnel. »

D'un autre côté, les élémens de désordre sont si nombreux à Berlin, l'anarchie y compte tant d'adeptes, le mépris de la mort est tel chez ces hommes aux bras aux que vomissent par milliers, dans les jours d'émeutes, les quartiers pauvres de cette capitale, qu'on s'effraie à la pensée d'un conflit entre la troupe et le peuple.

L'ordonnance de translation de l'assemblée de Berlin à Brandebourg, petite ville de 12,000 âmes, située à 10 lieues environ de la capitale de la Prusse, ne pouvait rendre plus grave la situation de ce pays. Le retrait de cette ordonnance pouvait tout sauver, elle a peut-être tout compromis, ou du moins, elle a créé une inconnue à dégager. *Monitour Prussien* prétend qu'après la résistance de l'Assemblée, le gouvernement ne pouvait retirer l'ordonnance; car, l'eût-il même voulu, il ne l'aurait pu, attendu que la fraction de l'Assemblée nationale qui continuait ses délibérations, loin de l'approuver, la condamnait, prenait des résolutions extrêmes qui qualifient de traîtres les conseillers de la couronne, se constituait en convention et s'attribuait les droits du gouvernement.

Le gouvernement ne pouvait faillir sans une faiblesse coupable. La garde civique, loin de contenir le peuple, s'identifiait avec le peuple, se mettait même à la disposition des députés qui étaient restés réunis. En conséquence, le gouvernement fut obligé d'augmenter son pouvoir dans la ville, et c'est ce qu'il fit en appelant à ses troupes. On a procédé avec la plus grande douceur. On a prétendu que, réclamant l'exécution, était une rigueur inutile. Cependant les armes étaient la propriété, non des individus, mais de la garde civique.

Comment aurait-on pu laisser les armes à des particuliers, qui ne sont soumis à aucun contrôle et pourraient s'exposer au plus grand danger en les portant. D'ailleurs, il y avait à craindre que une grande partie des armes ne tombât entre les mains des personnes qui ne seraient que trop disposées à en abuser. La remise des armes n'a eu lieu que très imparfaitement. En outre, une partie de la population, excitée par la conduite des députés qui continuaient à siéger, prenait une attitude hostile.

Un gouvernement qui aurait supporté un pareil état des choses aurait méconnu sa tâche et son devoir envers le pays, il ne lui restait qu'à proclamer l'état de siége pour protéger les personnes et les propriétés.

Le *Times* fait les réflexions suivantes sur la crise de Berlin:

« Nous aimons à croire que le roi, convaincu à la fin des fâcheuses conséquences de son système d'hésitation, de concession, finira par confier la direction des affaires aux membres les plus capables de sa famille et du parti conservateur. En intervenant lui-même dans les événemens, il met le sceau à sa destinée, et peut-être faudra-t-il que la monarchie soit sauvée en dépit du monarque. Dans l'être actuel de l'armée, cela est encore possible.

« Mais nous ne voyons pas un homme hors ligne pour traiter la crise. La Prusse n'a pas trouvé plus de Strafford ou de Falkland, que de Hampden. Quoi! on n'y voit pas d'hommes dupposés à tout risquer pour le bien de la monarchie, pas plus qu'on n'en voit qui soient dignes de la grande cause de la liberté. »

Le *Journal des Débats* ajoute à son tour:

« Nous saisissons cette occasion de le déclarer tout haut, nous qui avons pas de goût non plus pour la façon dont la crise prussienne se dénoue décidément en visière avec l'Assemblée constituante de Berlin. Nous détestons l'anarchie, mais nous la détestons d'autant plus, que partout où elle passe, elle risque d'amener l'absolutisme, ou du moins, le pouvoir prétorien. On ne y jouais que tout, et de la liberté on revient plutôt à l'autorité tempérée. Nous serons toujours pour celle-ci contre l'autre parce qu'on ne gagne rien à trop tendre un pouvoir après l'avoir trop détendu.

« Le mouvement prussien n'est pas, comme celui de l'Autriche, compliqué d'une difficulté de races; il est presque uniquement politique, et nous dirons bientôt jusqu'à quels abus désordonnés la révolution s'emportait. Puisse le roi ne pas vouloir l'en punir en essayant de lui imposer ses propres excès, comme en 1848! Ce serait à la fois un joug trop faible et un effet trop violent. A Berlin comme à Vienne, on ne saurait mieux combattre la démagogie qu'en restant constitutionnel. »

EXTÉRIEUR.

REVUE POLITIQUE.

L'unique question qui préoccupe aujourd'hui les esprits en France, est celle de la présidence de la République dont l'Assemblée nationale vient de voter la constitution.

En Angleterre, le même sujet donne lieu depuis longtemps à des articles sans fin dans la presse de Londres. Il n'est aucune sorte d'hypothèse que ne se permettent les écrivains d'outre-Manche sur les résultats de la nomination du président. On n'jama s'en de pareilles spéculations sur les événemens, spéculations philosoph.ques qui se terminent, pour beaucoup de gens, en spéculations financières d'une importance parfois fabuleuse, s'il faut en croire nos confrères de Londres.

Dans les jours de la plus grande agitation, l'Opposition veut la guerre à tout prix; mais tout porte à croire que la paix sera maintenue pour quelque temps au moins.

A Berlin, le crise en est toujours au même point, et nul ne peut encore prévoir comment elle finira. Nous avons dit que le chambre avait été le refus de l'impôt, et nous devons ajouter que beaucoup de provinces du royaume ont donné leur assentiment à cette mesure extrême. Le roi et l'assemblée montrent jusqu'ici une égale résolution de persister dans la voie qu'ils ont prise l'un et l'autre du propos délibéré. Les deux chambres, du moins, maintient toutes ses ordonnances, en protestant de leur parfaite équité; de son côté, la chambre continue à tenir ses séances dans la ville de Berlin, choisissant tantôt un local tantôt un autre comme siége de ses délibérations.

Jusqu'ici les choses ont passées assez pacifiquement; mais si une lutte éclate, elle sera terrible, car il n'est pas douteux que l'armée ne déploie une grande énergie dans l'attaque comme dans la défense.

Quant aux décorations, le public les a applaudies, mais un peu trop, ce nous semble. Si l'on accueille ainsi des toiles qui sont loin de réaliser la perfection, que faudra-t-il donc à ceux qui les chantent? Nous ne sommes pas bien certain que la toile d'introduction représente les montagnes d'Aragon et un château gothique ou mauresque tout d'une venue et d'une même couleur; le *libretto* l'affirme; croyons-en le *libretto*; cependant le programme ne portait pas que le château fut revêtu de bandes carrées et revêtu d'une teinte plus ou moins azurée et sans profondeur. Mais pour sûr, le salon de la première partie du drame est un magnifique salon en velours violet et à grandes rayes, parfaitement éclairé, d'assez bon goût, en un mot très chargé d'or peut-être. Un des défauts de M. Merlo est de faire ressortir les plans par des placages de dorures; c'est, pour nous servir d'un terme consacré dans les ateliers, une *ficcelle* du métier; ce n'est pas de l'art véritable: c'est de l'artifice. Lessons surtout un baldaquin assez bien modelé et qui produit de l'effet par la lumière qui s'en échappe. La galerie de la seconde partie fait tout d'abord un magnifique effet de perspective; mais les ombres n'en sont pas assez indiquées, de sorte que les saillies n'ont pas tout le relief qu'elles devraient avoir. Les couleurs ne finissent par se confondre dans une seule et même teinte où il est fort difficile de distinguer ce qui est tableaux, colonnes et statues; le ton général en est trop *grisaille*, et l'artiste abuse toujours, pour le relever, de l'usage de la lumière et de la dorure. Mais nous ne pouvons, en conscience, nous plaindre des pédestaux, qui suppose les portraits appendus au-dessus des statues équestres à une distance telle que l'œil ne peut y atteindre qu'au moyen d'une longue-vue. Ce premier plan domine à ce point que l'on dirait plutôt une galerie de chevaux que de portraits. L'abusive ombres projetées appartiennent tout dans la décoration des souterrains. Ils doivent être à demi-éclairés par un clair de lune venant de droite à gauche; et cependant on pourrait se croire en plein midi, dans un large appartement inondé de lumière, tant le cintre des voûtes est clair et brillant. Il résulte de ce défaut que l'effet des torches sous ces voûtes est complètement manqué; et nous doutons fort que les rayons de la lune puissent donner aux objets qu'ils éclairent un ton verdâtre. Telle est également la toile de la quatrième partie; M. Merlo, sous le pédestaux, abuse de l'effet des lumières; il devrait bien prêter ce qu'il en a trop à M. Naum, pour clarifier le lustre; car, pour le dire en passant, ce lustre est toujours aussi beau, mais il le serait bien plus, s'il se laissait voir. Nous ne saurions approuver le genre d'illuminations que l'artiste a appliqué au moyen-âge; des façades mauresques ne s'éclairent point au moyen-âge. Il y a surtout un soleil dissimulé d'arbres où semblent se balancer trois ou quatre lanternes de papier peint et qui ferait un bien meilleur effet dans les coulisses que sur la scène. La partie faible des toiles de M. Merlo est principalement le paysage. Ah! M. Fornari nous a gâté en fait de belles vues du Bosphore. Mais il est un autre point que nous signalons surtout à M. Merlo: c'est le manque d'unité de style; on peut se tromper sur le genre d'architecture de l'époque; mais lorsqu'on en adopte un, serait-il inexact, il faut le conserver et ne point le changer sans raison. Du reste, nous ne prétendons pas faire ici une critique de musée; nous rapportons purement et simplement l'effet qu'ont produit sur nous les nouvelles décorations; elles ont, certes, du bon, et quoiqu'elles ressemblent trop à des toiles de panoramas et que les tons aient en général trop de crudité et de monotonie, M. Merlo mérite une partie des applaudissemens que le public lui a si largement octroyés.

Nous croirions véritablement manquer à notre devoir de critique consciencieux, si nous ne signalions à la reconnaissance des *dilettanti* l'homme de talent dont les soins éclairés préparent le succès des représentations, M. Gustelli, ce metteur en scène expérimenté qui jouit si justement des sympathies et de l'estime publiques; signalons encore l'orchestre et son habile chef, M. A. Marian. On oublie trop souvent que le chef d'un orchestre bien dirigé que les chanteurs doivent une partie de leurs succès.

Nous terminerons par une observation que nous aurions peut-être dû mettre en tête de notre bulletin; mais mieux vaut tard que jamais. Le public du quatrième monde qu'il ne savait point garder rancune, quelque raison qu'il en eût; le droit de pardonner est le plus beau droit d'un souverain, et le public s'est montré bon prince. La salle était comble: ce qui prouve qu'il est de l'intérêt de l'administration de ne pas laisser trop longtemps la même pièce sur l'affiche; le public veut qu'on s'occupe de lui, il aime les prévenances; lui faire trop attendre ce qu'il désire, est une faute qu'un directeur habile doit éviter.

Georges Rocher.